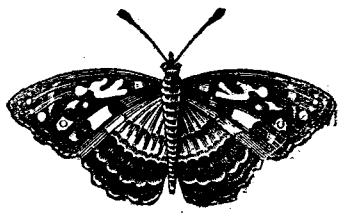
N° 47. — MARDI, 11 DÉCEMBRE 1832.

Ce Journal parait les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; Mlle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

BIBLIOTHÈQUE DE LYON 1893

LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉATRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE GLAND DU TABELLION.

(Chronique du Seizième Siècle.)

> Je ne connais oncques plus grande joyeuseté que me ramentevoir histoire et verbocinations du temps de nos aves et ataves.
> (*Montaigne.*)

Un jour, il y a quarante ans, le ciel était chargé de gros nuages gris, le feuillage des cerisiers était luisant de l'eau du ciel, et le gros chêne qui est devant nos fenêtres servaient seul d'asile aux oiseaux silencieux. Je ne pouvais ni aller me coucher dans le foin, ni parcourir les bois embaumés d'aubépine et de chèvrefeuilles, et je me pris à lire des papiers renfermés dans de vieux cartons. Je tombai sur une feuille déchirée; voici ce qu'elle contenait : « Et la garcette es» tait à deux genoux devant le tabellion, pâle et es» plorée; lui, avait les yeux ardents et pleins de con» voitise. » Il me vint un grand désir de savoir le reste, et j'allai trouver ma grand'mère qui tricotait près de la fenêtre; quand je lui montrai le papier déchiré, elle parut vivement émue, et avec deux pains à cacheter le rattacha à un petit cahier qu'elle serra précieusement. A mes questions elle répondit que c'était une histoire de ma famille, que j'étais trop jeune pour savoir cela. Sur ses joues ridées et terreuses, il y avait une rougeur comme un reflet de sa vie passée.

C'est pourquoi je dérobai le petit cahier, et allai le lire au fond d'un grenier qui servait de demeure aux chats de la maison. Voici l'histoire :

« Ce jour, c'était en l'an 1598, l'année où il y eut tant de hannetons et de moines; le soleil de may dorait et garançait la verdure irrosée et diamantée. Le sonneur trinqueballait les cloches; et, dans tout le baillage, les jeunes gars et les accortes garcettes préparaient leurs vestements de feste; car le lendemain on devait baller et rigoller, pinter et banqueter; on conjoignait, en légitime mariage, la jeune Catiche et Jean le laboureur. Catiche était blanche et rose; ses longs et soyeux cheveux blonds estaient déjà tressés et nattés, et sur son lit estaient rangés et estalés, et le diadème tout vaporant de fleurs de naphe, et le long voile blanc.

» Aussi de toutes parts se pressaient les canponiers, pour bien festoyer la nopce, et se procurer victuailles et vins de bon aloy, et non fallacieux ni pipeurs.

» Voire mais, un sort malplaisant vint porter damn et nuisance en telle liesse et joyeuseté. Advint que, le jour de devant, le père de Catiche avait occis un clapier ès prairies du Tabellion, homme discourtois et cauteleux, et qui, depuis long-temps contendait par furt et piperie à empiétrer Catiche en un amour con-

AFFRANCHIR

taminant et honteux, lui voulant donner pendants d'oreilles en or, et boucles en or, et colliers de perles. Ce toutefois nonobstant, l'égrège et venuste garcette, avait cautement résisté; quoi voyant, le Tabellion ardait de vengeance et d'amour envers la fille.

» Adoncques, c'était un jour de vendredi, jour comme on sait maléficié et dommageable pour tous. Vers le soir, trois estafiers, armés de hallebardes, et vestus de riches sayons, advinrent messagers de males fortunes, et avec lamentable outrecuidance battirent et enmenèrent Guillaume, le père de Catiche, ès geoles du baillage.

» C'est pourquoi Catiche se prinst à plorer, et toute irrosée de larmes, se translata toute courante chez le tabellion, qui estait seul sous un gros chêne, à travers le feuillage duquel la lune pasle bleuïssait sa chevelure noire et son malplaisant visage; la pauvrette lui demanda plorant la grâce de son père, à quoi refusa d'obtempérer le Tabellion, si la garcette ne vouslait estre sa proie et concubine; quoy oyant elle se signa, invoquant à son aide et assistance la sacro-sainte mère du Christ, patronne des filles souffreteuses... Mêmement lui voulut octroyer le Tabellion une céleste manne de carolus et de nobles à la rose, et de moutons à la grande laine; la jeune fille plorait toujours, desbattant son corselet des mains du suborneur, et destournant sa vermeille bouche des baisers sataniques et malévoles d'icelui.

» Et le Tabellion alors, par la dive Trinité, par le buis de Pasques fleuries, et par la benoîte sainte Geneviève, jura et sacra qu'il ferait occire Guillaume, si Catiche s'opiniastrait à rester aspre et rebelle. Alors, se tordant les mains en sanglottant, elle tomba à terre, et la garcette estait à deux genoux devant le Tabellion, pasle et esplorée; lui avait les yeux ardents et pleins de convoitise, et la prinst dans ses bras; mais comme elle le menaçait de punition céleste, alors un gland tomba mirifiquement du chêne sur l'œil du Tabellion, qui clama et s'escria espouvantablement, disant qu'il était mort; et en effet, ses valets le vinrent emporter, et il faillit perdre l'œil dextre; de quoi il fut si fort et véhémentement esbahi et épouvanté, le croyant punition céleste et manifestement envoyée d'en haut, que de malévole et cruel qu'il était, il devint doux et aumônier, faisant du bien aux pauvres, et grâcia Guillaume; et Catiche et Jean furent liés par nopce joyeuse; et comme, par après, Jean narra que lui-même ayant cautement suivi Catiche, avait lancé le gland à l'œil du Tabellion, Catiche, qui avait soigneusement ramassé ce gland, qui l'avait mis dans son sein et couvert de baisers, comme précieuse relique et talisman, ayant sauvé son innocence, le planta devant la maison; et en icelui temps où ceci est escrit, il est déjà haut de sept pieds. »

Ici se trouvaient quelques réflexions morales, que je vous épargnerai; mais j'avais reconnu le nom de ma vieille grand'mère qui avait alors 96 ans, et je pensai à cette figure de vieille femme rougissant au souvenir de sa jeunesse, et j'allai voir le chêne que je ne pouvais embrasser de mes deux bras; puis, comme le soleil avait percé les nuages, j'allai errer dans les bois parfumés d'aubépine et de chèvrefeuille.

LE CORDONIER DE NAPOLÉON.

Napoléon était esclave de ses habitudes : son cordonnier, dans les premiers temps de l'empire, était le même qui l'avait chaussé lorsqu'il était à l'Ecole militaire. Depuis ce temps, il le chaussait toujours d'après ses premières mesures, sans lui en prendre de nouvelles; aussi ses souliers, comme ses bottes, étaient mal faits et sans grâce. Ses anciennes mesures se trouvant à la fin trop petites, il fallut bien en prendre de nouvelles, ce qui n'était pas une petite affaire. On fit chercher le cordonnier; mais ce n'était plus celui qui les avait prises naguère. Il était mort, et son fils, grand benêt si jamais il en fut, lui avait succédé. Ce dernier n'avait jamais vu l'empereur, quoiqu'il travaillât pour lui, et fut tout stupéfait d'apprendre qu'il devait paraître devant sa majesté; la tête lui en tournait. Comment oserait-il se présenter devant l'empereur? Quel costume fallait-il prendre? On l'encouragea, et on lui dit qu'il fallait un habit à la française, avec la culotte, l'épée, le chapeau, etc. Il se rendit ainsi panaché aux Tuileries. En entrant dans la chambre de sa majesté, il fit un profond salut, et demeura fort embarrassé. « Ce n'est pas vous, dit l'empereur, qui » me chaussiez à l'Ecole militaire? — Non, votre ma» jesté l'empereur et roi, c'était mon père. — Et pour» quoi n'est-ce plus lui? — Sire, l'empereur et roi, » parce qu'il est mort. — Combien me faites-vous » payer mes souliers? — Votre majesté l'empereur et » roi les paie 18 francs. — C'est bien cher. — Votre » majesté l'empereur et roi les paierait bien plus cher » si elle voulait. » L'empereur rit beaucoup de cette niaiserie et se fit prendre mesure. Les rires de sa majesté avaient complètement déconcerté le pauvre homme. Lorsqu'il s'approcha, le chapeau sous le bras, et en faisant mille saluts, son épée se prit dans ses jambes, fut rompue en deux, et le fit tomber sur les genoux et sur les mains. C'était à n'y pas tenir; aussi les rires de Sa Majesté redoublèrent; enfin l'honnête cordonnier, débarrassé de sa brette, prit plus aisément mesure à l'empereur, et se retira en faisant beaucoup d'excuses. On ne dit pas si, lorsque par la suite Napoléon eut besoin de ses services, il endossa de nouveau l'habit de courtisan. Sa niaiserie le rendait cependant bien digne de le porter.

LE TABLIER.

Ces dames n'y sont pas, disait la bonne ; si Monsieur veut se donner la peine de..., et, d'un air qui annonçait l'habitude de la maison, je me glissai le long d'un couloir, distrait par l'idée d'un punch que nous devions brûler le soir chez l'ami Georges. Au lieu de prendre la porte à gauche, je pris celle à droite, et au lieu d'un salon, je trouvais... le boudoir de Mlle Emelina ; sentez-vous tout ce qu'il y a de poésie et de charme dans un boudoir élégant, gracieux, parfumé, dont l'atmosphère imprime à tous nos organes une volupté magique et ravissante, une douce chaleur qui vous pénètre et vous magnétise ? Ho! voyez-vous, le boudoir d'une jolie femme c'est le paradis de la terre avec l'idéalisme du ciel ; voyez cette robe de soie jetée avec désordre sur un divan bleu d'azur, et ces souliers si mignons que l'amour semble avoir façonné sur le pied de sa mère; c'est à cette toilette qu'elle vient demander des inspirations, lorsqu'elle jette autour de sa taille l'écharpe au frôlement capricieux, ou bien qu'elle promène ses doigts rosés dans les anneaux de ses beaux cheveux noirs, en laissant aller ses idées à de vagues rêveries ; là des gants glacés, des flacons d'essence, puis une papillotte oubliée sur un tapis brodé en chenille. J'osais la saisir, et je la conserve, dans une boîte d'émail, comme un précieux talisman; vous riez, Mesdames, je connais bien un jeune homme qui porte toujours en sautoir la jarretière de Mme ***.

Plus loin..., un sanctuaire d'amour, de grâce et d'innocence ; c'est dans le fond de cette alcove, derrière ce rideau blanc drapé à longs plis, qu'elle vient demander le repos à la nuit, les rêves au sommeil ; on croirait, sous cette barrière fragile et mystérieuse, entendre murmurer la prière du matin ou les soupirs échappés à un cœur de vierge ; j'osai, oh! profanation! j'osai soulever ce rideau d'une main tremblante ; mais je ne vis rien, rien... seulement un joli tablier en thibet bleu, tout bariolé de dessins gothiques, gissait sur le pied du lit ; humble et modeste négligé, fuyant le grand monde, il semblait se cacher là, dans cet asile éloigné de tous les regards, en attendant l'arrivée de sa jeune et bien-aimée maîtresse, de celle qui lui donna l'existence ; car on confie bien aux ciseaux d'une habile artiste la coupe d'un corsage arrondi suivant les lois de la mode, aussi invariables que la girouette de Notre-Dame de Fourvières, ou que l'opinion de certains hommes d'état; mais pour le tablier, c'est elle, elle seule qui en choisit l'étoffe en foulard ou en thibet, qui la froisse, la taille à son caprice, la borde à sa fantaisie, y dispose pour ceinture de larges faveurs, pose cette poche où doivent être serrés le petit mouchoir de batiste et autres chiffons qu'on ne peut pas trop connaître, car la poche d'un tablier est aussi une propriété inviolable, d'après je ne sais quel article du code. Repose donc, humble dépositaire des secrets de la belle Emélina ; repose donc, sur cet édredon, que n'a point encore froissé le souffle des noires insomnies.

Mais un bruit soudain vint m'avertir qu'il était temps de sortir de mon ivresse contemplative, et en un clin d'œil, je me trouvai au salon, où je vis bientôt arriver ces dames. Je m'empressai de recueillir des mains d'Emélina, le boa noir dont elle dépouillait ses blanches épaules ; elle sortit, puis elle reparut, et ses doigts enlaçaient autour de sa taille, fine et presque insaisissable, les faveurs du joli tablier. Le soir, j'oubliai mes amis et leur punch, et toute la nuit, je rêvai au joli tablier en thibet bleu tout barriolé de dessins gothiques.

Aug. G.

Adieux à mes Amis de Parly.

Adieu, charmant Parly, beau vallon de l'Yonne!
Je te connais à peine, et pourtant j'abandonne
Ton séjour en pleurant!
Ta campagne est si belle et ta paix si profonde,
Qu'on devrait oublier les misères du monde
Rien qu'en t'apercevant!

Oui, j'aime ton hameau riant et pacifique,
Et tes simples maisons, et ton temple rustique,
Asile du pécheur :
Là, le cœur est ému d'une onction céleste,
Car le seigneur entend la prière modeste
De ton pieux pasteur.

J'aime ces jours passés loin du bruit de la foule,
Où l'ame peut compter chaque instant qui s'écoule,
Et bénir ces instans ;
J'aime ta pauvreté qui ressemble à l'aisance,
Tant les cœurs ont ici de paix et d'abondance!
J'aime... tes habitans!

Mais, hélas! le bonheur va m'échapper encore!
Amis, je ne dois plus de votre belle aurore
Voir le lever vermeil ;
A peine d'un beau jour ai-je vu poindre l'aube,
Que la houle du sort m'emporte, et me dérobe
Votre riant soleil!

Ainsi, je vais céder à ce flot qui m'entraîne!
Mais, quel que soit le bord où le courant me mène
Et porte mon esquif,
Je vous verrai toujours pendant mes rêveries;
Et tout rappellera vos images chéries
A mon esprit pensif.

Oh! je vais retrouver une sœur, une mère,
Qui me rendront aussi (car je leur suis bien chère)
Des soins pleins de douceurs!

Mais les vôtres étaient plus généreux peut-être,
Car ne m'avez-vous pas ouvert, sans me connaître,
Les trésors de vos cœurs !

Adieu donc; si le sort veut enfin me sourire,
Si le bonheur me luit, je viendrai vous le dire,
Du moins, pour quelques jours;
Je reviendrai, gardant un souvenir fidèle,
Reprendre parmi vous le nom chéri d'*Adèle*
Que j'aimerai toujours !

Surtout, battue encor par un destin contraire,
Si je manque d'appui dans cette vie amère
Si pleine de chagrin,
Alors, souvenez de celle qui vous quitte,
Ouvrez, ouvrez vos bras! Oh! j'y viendrai bien vite
M'abriter du destin.

Adieu, mes bons amis, Adieu! le temps s'avance;
Hélas! il me ravit mon reste d'espérance,
Mon reste de plaisir!
Ah! vous tous, qui m'avez tendrement accueillie,
Adieu! donnez parfois à votre pauvre amie
Un léger souvenir!....

Emilie Cottrau.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

CHRONIQUES LYONNAISES.

Le feu a éclaté samedi dernier aux Broteaux, à une heure du matin, dans un petit pâté de maisons construites en bois et briques, et où M. Gubian avait établi un entrepôt de vins. L'incendie qui menaçait jusqu'aux casernes en planches récemment élevées sur la place, a été heureusement éteint à quatre heures, grâce au zèle des citoyens, des pompiers et de la garnison.

—Diverses entreprises musicales avaient été tentées sans succès à Lyon, et le besoin d'une société de ce genre se faisait vivement sentir. MM. Beaumann, Bley, Donjon et Georges Hainl, viennent de remplir cette lacune par l'organisation d'une société symphonique, destinée à devenir une institution d'études instrumentales, à coordoner régulièrement toutes les forces musicales de notre ville, à présenter aux jeunes musiciens le moyen de s'habituer à l'exécution d'ensemble, à propager le goût de la musique, et à former enfin, parmi les amateurs, les élémens d'un bon et vaste orchestre.

Cette société est définitivement constituée, et donnera cet hiver douze matinées musicales, dont la première aura lieu le dimanche 23 décembre prochain. Les noms des artistes habiles qui sont à la tête de cette réunion, lui assurent d'avance un brillant succès, et nous ne pouvons que remercier ces messieurs au nom des beaux-arts.

— M. St-Ange que le public de Lyon avait toujours vu avec plaisir, dans son emploi de *seconde haute-contre*, et qui avait créé ici plusieurs rôles d'une manière distinguée, vient d'être de nouveau attaché à notre troupe chantante, où son absence était vivement sentie, et où son retour ne peut qu'être très-avantageux à nos plaisirs. Il a déjà reparu avec succès dans *la Lettre de change* et *le Maçon*, et nous le verrons prochainement dans *Zampa*. On nous fait même espérer qu'il jouera quelques rôles de 1ers *amoureux* aux Célestins, et ce surcroit permettra sans doute enfin à ce théâtre de varier un peu la monotonie de son répertoire.

— Dimanche dernier, pendant la célébration du service divin, une tribune récemment élevée dans l'église St-Polycarpe s'est tout à coup écroulée, et a entraîné, dans sa chute, plusieurs personnes qui s'y étaient placées. Cet accident a causé une vive rumeur. Il paraît cependant qu'il n'en est résulté aucune blessure grave, et que les fidèles en ont été quittes pour des contusions. Dans le désordre qui a suivi, plusieurs dames, empressées de fuir, ont perdu leurs souliers, leurs schals, ou leurs ridicules; nous ne serions même pas étonnés que quelques filous eussent profité de la circonstance pour exploiter leur coupable industrie. Au résumé, il y a eu plus de peur que de mal.

— Dimanche, Mme Pépin, à son entrée en scène, dans l'anglaise de *Fra Diavolo*, a été accueillie par deux ou trois sifflets aussi injustes qu'obstinés, qui n'ont servi qu'à faire applaudir vivement cette aimable actrice, et à lui procurer ainsi une manifestation très-positive de l'intérêt qu'elle inspire au public. Il faudrait que les siffleurs fussent bien maladroits pour tenter de nouveau contre Mme Pépin une cabale qui, la première et la seconde fois, a échoué aussi complètement, et qui ne pourrait désormais tourner qu'à leur complète honte.

— Il y aura foule ce soir aux Célestins, car on y donne, au bénéfice de Jules, un spectacle des plus attrayans. *Les Chansons de Béranger* d'abord suffiraient pour attirer bien des spectateurs. Mais quand, avec ce joli vaudeville, on promet encore les *Cabinets particuliers*, dans lesquels l'original Breton a le rôle principal; *le Centenaire* où le même acteur joue le père Gaillard, et *Sara ou l'Invasion*, qui nous procurera le plaisir d'applaudir de nouveau Mme Herliska, il serait difficile de résister à la tentation, et Jules n'aura sans doute qu'à se louer de l'heureuse composition de son spectacle.

— Après-demain, jeudi, la neuvième représentation de la *Tour de Neste*.

M. Révilly fils, professeur de danse et de tenue, attaché au Grand-Théâtre, donne des leçons en ville, chez lui et dans les pensionnats des deux sexes, à un prix très-modéré. S'adresser à son domicile, rue Puits-Gaillot, n. 11.

LYON. D.-L. AYNÉ, IMPRIMEUR. — EUGÈNE DE LAMERLIÈRE, GÉRANT.